

## Études littéraires africaines

RAHEEM Oba Abdul, ed. *Essays on Northern Nigerian Literature*, BUK, Kano, 1990, 100 p.

Michel Naumann



Numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042642ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042642ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Naumann, M. (1996). Compte rendu de [RAHEEM Oba Abdul, ed. *Essays on Northern Nigerian Literature*, BUK, Kano, 1990, 100 p.] *Études littéraires africaines*, (2), 66–68. <https://doi.org/10.7202/1042642ar>

Kwa Zulu. Mais ce qui m'a surtout frappé dans cette chronique très vivante, c'est le portrait de son grand-père, image même de la gentillesse, distributeur de bonbons et autres douceurs. Un beau jour, il découvre une médaille militaire, une vieille photographie de son ancêtre en cavalier. La médaille représente « *une image féminine de la province du Natal en train de fouler aux pieds un bouclier zoulou et des sagaies* » (p. 158). C'est que son grand-père avait participé à l'écrasement de la « Bambatha Rebellion » (1906-1907). Pour l'enfant qu'il était alors, c'est un choc : « *Cet homme que j'appelais Grand Papa, il me fallut l'accepter aussi comme un sauvage. Il me fallut admettre qu'il était également capable de tuer* » (p. 161). Ainsi, la violence fait-elle partie d'une histoire personnelle et familiale. Ceci nous aide à mieux comprendre pourquoi un roman comme *This Day and Age* (1989) se centre sur l'écrasement dans le sang d'un autre soulèvement à caractère religieux, à Bulhoek, en 1921. Dans le personnage de Enoch Mistas, on a tôt fait de reconnaître le véritable protagoniste de cette tragédie, Enoch Mgiijima.

Tout ceci amène Nicol à s'interroger sur le sens de l'histoire d'un pays auquel il demeure farouchement attaché, ce qui se manifeste dès les premières pages par un récit du passé de son quartier du Cap, Muizenberg. Pour lui, l'histoire n'est pas une chose morte, mais quelque chose de vivant qui se manifeste au présent et grouille de violences et d'attentes : « *Maintenant, nous nous retrouvons à la dérive. Jadis, nous nous exprimions par des slogans, de la rhétorique, mais maintenant, notre langue se retrouve privée de sens. Nous savions bien que l'Apartheid allait connaître sa fin, et pourtant, cela nous laissait dans le désarroi. Au fil des ans, la méchanceté s'est installée dans nos vies. Maintenant, nous avons changé de système politique, irais nous ne pouvons pas changer notre personnalité.* » (p. 201)

Si vous ne connaissez pas encore cet écrivain truculent, capable d'un humour féroce, je vous recommande vivement la belle traduction de Catherine Glenn, *La Loi du Capitaine (The Powers that Be)*, parue aux éditions du Seuil en 1991.

■ Jean SÉVRY

■ RAHEEM OBA ABDUL, ED. *ESSAYS ON NORTHERN NIGERIAN LITERATURE*, BUK, KANO, 1990, 100 P.

En 1984 le département des Langues européennes (anglais et français) de l'Université de Kano avait organisé une conférence sur la littérature de cette région du Nigeria. Les participants venaient du monde universitaire et du monde des arts et des lettres, du journalisme aussi. Les Nigériens étaient certes les plus nombreux, mais il y avait aussi des Anglais (John Hayes fut l'auteur d'une fort intéressante contribution sur des problèmes de traduction en poésie africaine), des Nord-américains et des Français. Les spécialistes des littératures anglophones côtoyaient les spécialistes de

l'arabe et du hausa. Les contributions furent en majorité faites par des enseignants des Universités Bayero de Kano et Ahmadu Bello de Zaria, mais la participation de Maiduguri et d'autres établissements du supérieur fut également importante. Le doyen des grands écrivains nigériens, Cyprian Ekwenzi, avait ouvert la conférence. Igbo, né à Kano, la grande capitale historique du monde Hausa, il semblait parfaitement désigné pour cette tâche.

Publier dans le Nigeria des années de crise relève de l'exploit. Non que les bonnes volontés fassent défaut, mais surtout les moyens matériels. Le département de Langues européennes se battait avec un courage qui frisait la foi la plus aveugle et fanatique pour sortir deux revues : *Kakaki* pour la section anglophone et *The Nigerian Journal of French Studies* pour la section francophone, qui avait même commencé à éditer des monographies d'auteurs, des essais et un recueil en l'honneur de grand poète et romancier congolais Tchicaya U Tam'si. L'ouvrage qui s'intitule *Essays on Northern Nigerian Literature* relève donc d'un de ces exploits et il convient de le saluer comme tel. Il se présente comme un recueil des plus importantes contributions de la conférence de Kano et il constitue un document incontournable pour le spécialiste de cette région et de ses littératures.

La question qui revenait était la suivante : pourquoi le roman anglophone est-il si modestement représenté dans cette moitié nord d'un pays qui a donné à l'Afrique quelques-uns de ses plus grands écrivains ? Dans ma contribution (publiée dans une revue d'Ilorin), j'avais tenté d'établir que même si elles étaient moins bonnes que dans le sud, les conditions matérielles (talents, nombres d'anglophones, éditeurs, imprimeurs, fonds, lecteurs, importance de la bourgeoisie...) étaient requises pour que le nord participe à cette éclosion et que sa modeste place dans la littérature anglophone ne s'expliquait que par l'importance et la valeur de la littérature en hausa et des genres spécifiques à cette culture.

Le Dr Munzali Djibril, un linguiste, explique remarquablement comment l'anglais est resté en retrait de la vie culturelle du Nord-Nigeria : caractère artificiel de l'amalgame du Nord et du Sud, persistance de l'indirect rule stricte au nord, écoles placées à l'ombre des mosquées, extrême sensibilité des colonisateurs aux craintes féodales vis-à-vis de l'enseignement, organisation du temps et des repas selon les injonctions de la vie musulmane, hésitations de l'administration coloniale à introduire des matières porteuses de contestation envers les dogmes, comme la biologie, ou d'autres sujets. Le hausa fut donc souvent la langue des luttes populaires anti-coloniales et les genres littéraires traditionnels, souvent forgés dans l'épopée révolutionnaire du Djihad d'Usman Dan Fodio, se révélèrent capables de les exprimer. A. A. Sani juge fort modeste le rôle de R. M. East et du bureau de littérature hausa lancé par l'administration coloniale : pièces morales, contes, folklore. Il relève pourtant la fondation du journal hausophone *Gaskya*, la publication de six pièces hausa en 1933 et

d'un roman biographique Tiv digne d'intérêt : *Akiga's Story* (1939). Dans sa contribution, M. G. A. Raji montre l'importance de la tradition arabophone dans le développement de la littérature hausa : odes, versification, métrique, rythmes, sujets, discours théoriques (le *Kalam*), rôle joué par l'influence arabe moderne dans la montée du nationalisme et des sujets profanes. A côté de Sa'adu Zungur, poète contestataire anticolonialiste, qui, à l'approche de l'indépendance, devint royaliste, Aminu Kano fut un auteur de grande qualité dont l'engagement humaniste et révolutionnaire fut total.

Les géants de la littérature hausa, Abubakar Amin, le conteur et le sage, Mohamed Sada, qui écrivit ce qu'il est convenu d'appeler un roman prométhéen (le récit de la vie d'un étudiant africain parti conquérir les secrets de l'Occident), *Uwar Gulma* (1967), Sa'adu Zungur et d'autres, ont été maintes fois évoqués dans les contributions du recueil, mais les romanciers anglophones contemporains ont eu la préférence des jeunes chercheurs, comme O. Abodunrin qui étudie *The Last Imam* d'Ibrahim Tahir, roman historique qui a tenté de faire pour le nord ce que *Things Fall Apart* avait fait pour l'est, et les œuvres de Zaynab Alkali.

L'un des mérites du recueil est de ne pas céder à l'assimilation Hausa-Nord et de faire place à la périphérie du monde hausa. O. Ogede nous plonge dans les genres utilisés dans les cérémonies funéraires des Igede. A. Bamikunle nous fait découvrir un auteur dramatique révolutionnaire du Kwara State, Obafemi et nous montre comment il utilise dans ses pièces militantes la figure Kirri de l'Agurumo, l'homme-animal, dont il fait le symbole des forces oppressives. S. Abdu étudie la poésie de Mamman J. Vatsa, longtemps l'espoir de la gauche au sein de l'armée et poète généreux trop tôt disparu.

Il faut donc souhaiter que tous les volumes à suivre de ces essais sur la littérature nord-nigériane pourront voir le jour et nous parvenir.

■ Michel NAUMANN

■ SMIT, JOHANNES A., JOHAN VAN WYK & JEAN-PHILIPPE WADE, EDS.  
*RETHINKING SOUTH AFRICAN LITERARY HISTORY*. DURBAN, Y PRESS, 1996,  
 250 p.

L'Afrique du Sud a produit, au cours des deux derniers siècles, une littérature considérable en une douzaine de langues. En « repenser l'histoire » en 1996, ce n'est vraiment pas trop tôt ! Jusqu'à récemment, les historiens sud-africains ont vécu et œuvré dans la ségrégation. Au temps de l'apartheid, la littérature en afrikaans bénéficiait d'un appui officiel : son histoire a été explorée avec la plus grande minutie. Celle qui est écrite en anglais était depuis longtemps traitée comme une branchette exotique issue de l'arbre puissant de la littérature britannique. Quant aux œuvres